

H-France Review Vol. 14 (September 2014), No. 141

Dominique Hölzle, *Le Roman libertin au XVIII^e siècle : une esthétique de la séduction*. Oxford : Voltaire Foundation, 2012. vii + 285 pp. Notes, bibliographie et index. 60€ (cl). ISBN 978-0-7294-1045-8.

Compte rendu par Jacqueline Chammas, Université de Montréal.

Cet ouvrage est issu d'une thèse de doctorat. Son objet est l'étude des dispositifs esthétiques mis en place dans la fiction romanesque libertine du XVIII^e siècle et celle de ses adeptes, les *Roués*. L'auteur marque d'emblée ses distances avec le concept d'esthétique élaboré par Gérard Genette et met en place sa propre définition de la relation esthétique, qui serait celle qui "désignerait ce rapport entre les images éclatantes et scandaleuses que [les roués] projettent et le public subjugué" (p. 5). Il s'appuie aussi sur l'ouvrage de Lasowski qui présente le personnage du roué comme un "libertin capital : initiateur, corrupteur, cruel, sûr de lui." [1] Il se place dans la continuité de deux chercheurs, Colette Cazenobe qui parle de "libertins d'intention" [2] et Pierre Hartmann qui marque une différence de taille entre roman galant et roman libertin, ce dernier étant réservé à "une pratique à laquelle se superpose une formulation théorique dépassant la tactique en direction de la stratégie." [3]

Hölzle dresse ainsi le portrait de cette catégorie spécifique d'hommes que sont les roués, ces libertins des Lumières. Esthétique, séduction et sentiment sont développés en trois grandes parties : la première se penche sur le thème de l'ennui que l'on peut déceler chez les personnages libertins de Crébillon, Laclos, Duclos et Dorat notamment. La deuxième partie s'intéresse à la figure du roué ; l'auteur ajoute alors à son corpus le *Clarisse Harlove* de Richardson, dans lequel le discours de Lovelace traduit une importante problématique esthétique. Enfin, et dans l'étourdissant mouvement des plaisirs mondains, le roué cherche en tout temps à éviter deux dangers, "l'anéantissement de l'ennui et l'aliénation de la passion". Cette tactique inspirera dès lors sa pratique d'écriture telle qu'on peut la voir dans les correspondances où le roué se mettra en scène dans une "mise en fiction du réel" (p. 28).

Le thème de l'ennui, l'ennui de vivre, ce dégoût intérieur est très fréquent chez les libertins des fictions, et ceux-ci cherchent à le contrer par le divertissement. Pour le Meilcourt de Crébillon, par exemple, "seul le commerce des femmes" réussit à dissiper ce vide indésirable. [4] Aussi, pas de profondeur dans le sentiment amoureux, pas de fidélité, tel est le credo libertin ; "le seul et unique enjeu des échanges entre les sexes (échanges verbaux comme physiques) [doit être] le plaisir" (p. 44), un plaisir recherché dans des aventures sexuelles nécessairement éphémères et superficielles. De ce constat découle forcément un autre : le roué est naturellement inconstant sinon il trahirait, selon ses propres théories, "le mouvement universel de la nature" (p. 59). Il a ainsi en horreur le modèle bourgeois du mariage et toutes ses exigences traditionnelles. De ce fait, il se voit rechercher en permanence un rapport harmonieux "entre la liberté et les emportements des désirs" (p. 71) et "entend prouver qu'il peut conserver cette liberté tout en vivant intensément dans l'agitation du monde, dont il veut profiter des séductions" (p. 79). Comment ? En s'affranchissant du langage source de clarté pour en adopter un autre, source de jeu et de divertissement—"cocasserie des formules, construction aberrante des phrases, capacité à dérouter l'assistance"—(p. 63) ; en multipliant le plaisir esthétique—théâtres, opéras, concerts—, ou encore en le rapprochant le plus possible de celui de la fiction : un souci d'esthétisation du quotidien afin de vivre pleinement une expérience esthétique à la recherche des émotions superficielles—agencement des espaces, des objets, des jeux de lumières, etc.

Concentrer sur lui tous les regards : tel est son autre objectif essentiel. Le roué doit, à cet effet, jouer avec les mots afin de recréer, renouveler en permanence l'image de lui-même. Il lui faut émouvoir son public, voire le subjugué par "l'éclat des images convoquées"; et c'est ce rapport "d'éclat et de subjugation" que Hölzle définit comme la "relation esthétique" (p. 97). Plus l'effet produit est éclatant, tout en originalité, plus le roué se délecte de sa gloire et y trouve sa jouissance. Cet effet lui permettra de se constituer une sorte d'éthique du libertin basée non pas sur la morale générale de l'époque mais bien sur celle de son auditoire qui apprécie ce genre de séduction, que celle-ci soit discursive—"éthos dit"—ou décelable de visu dans les salons par un comportement ad hoc—"éthos montré."

Ainsi s'instaure chez les auteurs des ouvrages libertins un éthos intertextuel : Richardson, Marmontel, Crébillon, Duclos, Dorat, Du Bos sont souvent invoqués dans le développement de cette notion d'esthétique et son rapport avec l'éthique, une éthique remodelée donc pour assurer, dans la transgression, la gloire du libertin. À cet effet et pour plus de précision, Hölzle se ménage plusieurs pages pour définir, expliquer, commenter et mettre en valeur ce mot qui semble si courant à première vue, *gloire* : d'abord son sens religieux, éthique, moral dans les différents dictionnaires de l'époque (pp. 132-133) ; puis à caractère "essentiellement intersubjectif" avec Voltaire, et une notion de 'merveilleux' ajoutée par Marmontel si on se réfère à l'*Encyclopédie*—gloire historique et artistique entre autres—(pp. 133-134) ; pour aboutir dans la deuxième moitié du siècle au concept politique d'"opinion publique" (p. 141) ou encore, pour le dire avec les termes de Rousseau (p. 144), de "pouvoir universel" essentiellement féminin lorsque le mot gloire se conjugue avec galanterie.[5]

La troisième partie de l'ouvrage de Hölzle développe l'action du libertin non plus comme acteur, mais, et pour une entière jouissance de soi, comme spectateur de ses actes ; et cela par l'intermédiaire de l'écriture, notamment de la correspondance. En effet l'importance de l'épistolaire est de taille ; la lettre permet au roué de remodeler à son gré ses propres scènes pour les re-présenter en scènes fictives. De ce fait, il prend soin de se distinguer des autres personnages des romans libertins, et la femme à conquérir—sa victime—doit alors se caractériser par une vertu et une sensibilité "sources d'émotions esthétiques incomparables [...]. Elle devient la matière même de la narration épistolaire" (pp. 181, 200). Le roué peut alors se délecter, tel un spectateur externe, de la déconfiture de sa victime, de son embarras, de sa souffrance morale, et ressentir ainsi un plaisir accru voire jubilatoire. L'auteur s'appuie ici sur deux libertins d'importance, le Lovelace de *Clarisse Harlove* de Richardson, et Valmont des *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos. De surcroît, l'écriture épistolaire présente cet avantage d'un jeu narratif capable d'instaurer un flou, une sorte de zone grise entre réel et fiction ; cela pose d'emblée la question de la mimésis, que celle-ci soit "restreinte—réduplication de ce qui est donné ou productive—à l'œuvre dans toute activité artistique" (pp.195-197). Hölzle pose alors la très pertinente question qui devrait occuper une place centrale dans l'étude du roman libertin, à savoir celle des "pouvoirs de la fiction, de ses séductions et de ses effets" (p. 215), particulièrement lorsque ces récits empruntent le genre épistolaire où la narration implique forcément une certaine théâtralité, une mise en scène volontaire dans laquelle le roué prend plaisir à détourner la réalité d'une situation donnée au profit d'une artificialité toute à son avantage.

La conclusion de l'ouvrage mène le lecteur de la fiction romanesque libertine à travers le prisme de la séduction vers un double constat : "l'essoufflement de la poétique galante et la présence d'un discours ou d'une poétique du sentiment" (p. 258). Si le dessein premier du roué était de viser un objectif pédagogique, la transmission de son savoir semble s'être soldée par un échec. En ce sens, l'école du libertinage n'a pas fait de disciples.[6] Les personnages roués de Richardson, de Dorat ou de Laclos "finissent tous morts ou disgraciés" ; Crébillon, plus tempéré, leur réserve une attitude "singulièrement mélancolique au terme des récits" (p. 258). Plutôt alors que de se focaliser sur le discours théorique des roués, l'auteur reconfirme que l'intérêt de ces romans libertins réside dans leur caractère fonctionnel de "laboratoire expérimental" dans lequel, "à travers des dispositifs eux-mêmes fictionnels" (p. 261), les

auteurs testent et mettent à l'épreuve les idées des grands théoriciens des Lumières en la matière—tels que Burke, Du Bos, Diderot ou encore Rousseau.

L'ouvrage de Dominique Hölzle apporte un éclairage intéressant sur la position du roué dans la fiction romanesque du XVIII^e siècle. Cet ouvrage, comme son titre l'indique, développe et approfondit la question de la mise en scène de la séduction par un libertin à la fois romancier, démiurge et épistolier. Il a le mérite de multiplier les interprétations des différents textes du corpus avec cette audace d'y avoir intégré un ouvrage issu de la littérature anglaise. L'analyse minutieuse est menée avec beaucoup de précision et de finesse psychologique. Son angle d'approche instruit le lecteur sur les hauts et les bas de ce que la littérature des Lumières révèle du discours égocentrique, de la perception du libertinage et de sa mise en pratique, chez cette sorte de caste très particulière que forment les roués. Il me semble aussi que pour un historien des Lumières, et quoiqu'elle ne soit pas objet d'histoire en soi, cette étude de la fiction libertine apporte ici des éléments qui éclairent le fait social dans une société en pleine effervescence intellectuelle et politique alors que la conduite morale est encore, pour la plupart des personnages, codifiée par la société. Enfin, pour le chercheur dix-huitiémiste, l'ouvrage de Hölzle se démarque par la richesse des textes théoriques qui témoignent de l'étendue du travail érudit de l'auteur, même si leur lecture se trouve soumise de temps à autre à rude épreuve, vu leur densité. À cet effet, la bibliographie et l'index à la fin de l'ouvrage permettront un repérage clair et rapide.

NOTES

[1] Patrick Wald Lasowski, *Le Grand dérèglement* (Paris: Gallimard, 2008).

[2] Colette Cazenobe, *Le Système du libertinage, de Crébillon à Laclos* (Oxford: The Voltaire Foundation, 1991).

[3] Pierre Hartmann, *Le Contrat et la séduction: essai sur la subjectivité amoureuse dans le roman des Lumières* (Paris: Champion, 1998).

[4] Crébillon, *Les Égarements du cœur et de l'esprit* (Paris, 1736-38).

[5] Jean-Jacques Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, II, Lettre 21.

[6] Contrairement aux personnages des romans pornographiques par exemple, constate Hölzle. Sur ce point, il est regrettable que l'auteur ait occulté de son étude les romans libertins dits « obscènes » tels que *Thérèse philosophe*, *L'Histoire de Dom Bougre* et bien d'autres.

Jacqueline Chammas
Université de Montréal
Jacqueline.chammas@umontreal.ca

Copyright © 2014 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the [Editor-in-Chief of H-France](#).